

Douceurs angevines

Les retrouvailles des Anciens de GTM, sur le rythme du voyage prolongé annuel, a eu pour cadre, du 21 au 28 juin 2011, le bel Anjou.

Ce ne sont pas les “autochtones” du groupe qui s’en plaindront. J’ai même ressenti de leur part comme une certaine fierté de vanter les mérites et attraits du terroir où ils ont le plaisir de vivre. Bien modestement, j’ai partagé quelque peu cette fierté, puisque je suis Angevin de naissance et de cœur, même si le programme a fait l’impasse sur mon “patelin” (Durtal) qui s’enorgueillit quand même - qu’on se le dise ! - de posséder un château dont les origines remontent quand même au XI^e siècle. Fin de l’aparté...

Le rendez-vous a été fixé à l’hôtel Mercure, dans la zone du Lac de Maine, un peu à l’écart du centre d’Angers, en direction de Nantes.

À toutes fins utiles, rappelons-nous que la Maine, dans les eaux de laquelle se mire la ville d’Angers, est une étrange rivière qui n’a pas de source. Elle est alimentée par la Mayenne et la Sarthe, laquelle reçoit les eaux du Loir, et elle n’est longue que de 12 km, au bout desquels elle se jette (à Bouchemaine) dans la Loire. En dépit de cette générosité, nous l’avons trouvée dans un bien piteux état, notre Loire : maigrichonne comme jamais, sécheresse oblige ! Ce qui ne l’empêche pas de jouer de ses charmes, avec des ambiances lumineuses qu’apprécient tout particulièrement photographes et peintres, mais également tous les amoureux de la nature.

Revenons à nos retrouvailles, autour du pot d’accueil comme il se doit ! Paul Sigel profite de ce premier rassemblement pour souhaiter à toutes et à tous la bienvenue et donner quelques échos des uns ou des autres,

notamment de deux personnes du groupe préalablement inscrites – Pierre Blanc et François Bouriat -, mais qui n’ont pu malheureusement se joindre à nous pour raison de santé. Nos pensées les plus amicales vont vers eux. Nous y associons bien sûr Raymonde Bouriat et Monique Blanc.

Par respect et dans la lignée de l’amitié qui nous lie à Pierre et François, nous leur devons en quelque sorte la réussite de ce périple en terre angevine, que François, une fois encore, avait préparé de main de maître, avec toute l’extrême minutie et la



La Loire vue par Monic Rostagni

compétence que nous lui connaissons.

Le premier dîner à l'hôtel est ponctué par une intervention d'Henri Thiallet qui, fidèle à sa désormais réputation de "Monsieur Nougat", fait appel à "Trois Grâces" pour les délicates opérations de l'emballage de la précieuse gourmandise montilienne (adjectif que je viens de découvrir dans mon dictionnaire et qui se réfère évidemment à la ville de Montélimar).



Mercredi 22 juin

Pour commencer cette première véritable journée de notre séjour en Anjou, un mot sur la météo, puisqu'ils en "causent dans le poste". Rien de bien folichon. Il ne pleut pas vraiment, mais il ne fait pas vraiment beau non plus. Bref, un "ni oui ni non" qui serait de mise ailleurs, un peu plus au Nord. Mais c'est promis juré : ça s'améliorera nettement en cours de semaine, au point de donner carrément dans la canicule.

Aujourd'hui, le programme des festivités est annoncé sous le titre prometteur de "savoir-faire ancestraux". Comprenons : la science de l'apothicaire (Baugé), l'exploitation de l'ardoise (Trélazé) et la fabrication du Cointreau. Pour ces découvertes, nous serons accompagnés par Jackie, une guide locale qui nous pilotera durant tout le séjour et dont nous apprécierons les commentaires savants et joliment enrobés dans un beau parler de conférencière.

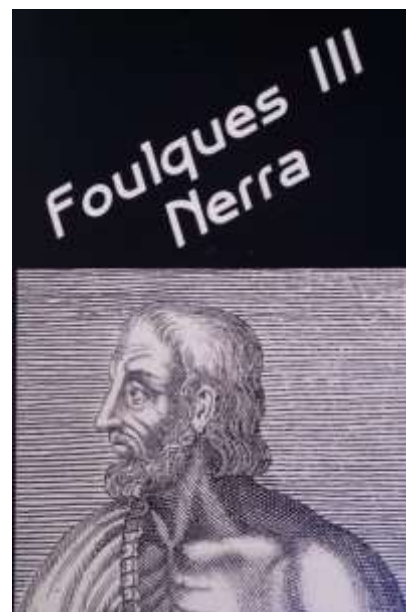


Première étape : Baugé, capitale du... Baugeois. Cette cité millénaire doit son nom à la bauge, c'est-à-dire au trou fangeux du sanglier. D'où la présence de l'effigie de ce singulier et redoutable "bestiau" (comme on disait dans ma campagne) dans les armoiries de la ville. Face à cet animal (je ne sais si cela a été votre cas comme cela l'a été pour moi en une occasion), on n'a nullement envie de se résoudre au "Moi, m'en fous !", pour reprendre l'expression chère à une

petite-fille de Roselyne...

La visite commence par le château de Baugé, édifié au XVe siècle par René d'Anjou pour s'en faire un luxueux pavillon de chasse, sur les ruines d'un château fort construit au XIe siècle, sur un éperon gréseux, par Foulques III Nerra, comte d'Anjou, puis reconstruit par Yolande d'Aragon, et incendié en 1436 sur les ordres de la "Reine des quatre royaumes", pour éviter qu'il ne tombe aux mains des Anglais.

Particulièrement remarquable l'escalier de pierre, dont la colonne centrale est le point de départ d'une voûte en palmier : un chef-d'œuvre unique en Anjou, avec huit clefs de voûte armoriées illustrant le blason de l'Anjou, l'étoile de Jérusalem, le blason du royaume d'Aragon,



des feuilles de groseillier, les initiales RI (celles du roi René et de ses épouses Isabelle de Lorraine et Jeanne de Laval).

Notre plongée dans l'histoire, et plus particulièrement celle de Baugé, se poursuit par une visite de l'hôtel-Dieu, destiné à soigner autant les âmes que les corps, et dont la fonction d'établissement hospitalier, ayant débuté en 1650,

prit fin en 2001.

Une personne y a joué un rôle de tout premier ordre : la bienfaitrice Anne de Melun (1619-1679), qui veilla toute sa vie au bon fonctionnement de l'hôpital, de concert avec la congrégation des religieuses hospitalières de La Flèche.

Outre son passé de techniques médicales, de pratiques hospitalières remarquables pour l'époque (un malade par lit !), l'hôtel-Dieu de Baugé est réputé pour son apothicairerie, dont le rôle d'officine hospitalière fut à l'évidence primordial dans le fonctionnement



de l'établissement. Classée Monument Historique, cette pièce est, dans le genre, l'une des plus belles en France, avec une collection de plus de 650 boîtes, bouteilles et pots en faïence de Nevers ou de Lyon, au contenu tantôt explicite (tisanes et décoctions en tous genres), tantôt bizarroïde (sang de dragonnier, yeux d'écrevisses, poudre de



cloportes, huile de renard, doigts de momie...). Les appellations fleurent souvent bon le temps jadis, avec des noms tels que Thoriaca, Persicor, Betonica, etc.

Au terme de la visite, et en réponse à une question posée par l'un des membres de notre groupe, on comprend mieux pourquoi les plafonds de ces lieux étaient aussi hauts : il fallait bien un moyen de régénérer l'air ambiant, pour le purifier de tous les miasmes et exhalaisons malsaines provenant de l'alignement des lits où les malades pâtaient et patientaient dans l'attente d'une amputation, d'une saignée ou autre opération, ou encore de l'effet bienfaisant de quelque mystérieuse pharmacopée.



Après la pause déjeuner au manoir de la Romanerie (Saint-Barthélemy d'Anjou), direction Trélazé, "capitale de l'ardoise", où l'exploitation du schiste ardoisier connut ses débuts au XVe siècle, et son âge d'or au XXe siècle, avec une production annuelle de 175.000 tonnes.

Aujourd'hui, la production est extrêmement réduite, concurrencée notamment par l'ardoise espagnole. Un seul puits est encore exploité par les Ardoisières d'Angers-Trélazé, pour une production de l'ordre de 17.000 tonnes, destinée, entre autres utilisations, à la restauration de Monuments Historiques.



Le modèle, ...

Ayant vocation à perpétuer des traditions et un savoir-faire presque entièrement disparu, le Musée de l'Ardoise propose une exposition, des animations ainsi que des démonstrations de coupe et fente du schiste ardoisier (on réserve l'appellation d' "ardoise" au produit fini, prêt à être posé en toiture).

Ponctuant son intervention de mots techniques liés aux gestes et aux outils, Jean-Christophe nous gratifie d'une démonstration en quatre temps pour illustrer les différentes phases successives du travail de perreyeux de surface (ou "fendeurs") : le débitage, le quernage, la fente (à l'ancienne ou sur presse, cette seconde technique ayant été imaginée pour faciliter le travail des femmes durant la Seconde Guerre mondiale) et le rondissage. La précisi

n du geste, jointe aux commentaires porteurs d'une véritable passion pour un savoir-faire ancestral, est sans nul doute un grand moment de cette première étape de notre découverte de l'Anjou.



... Christophe, l'homme de l'art ...



... et l'ardoise mise en œuvre.

Pour terminer la journée en douceur, nous nous imprégnons d'un autre savoir-faire propre à la région qui nous accueille, et plus particulièrement à Angers : la fabrication du Cointreau qui présente désormais la particularité - une histoire d'habitude ou de mode ! - de ne plus être limité à la seule dégustation en digestif. Il peut en effet intervenir dans des cocktails tous plus onctueux les uns que les autres

(Cointreaupolitan, Margarita, Side-Car, White Lady, Cosmopolitan, Apple-Cart), même si, me semble-t-il, le service en digestif est de loin la plus belle surprise qui puisse vous arriver. Une histoire de goût, cette fois-ci !



La fabrication du Cointreau, nous explique-t-on avec un brin d'humour, est très simple. Il suffit des ingrédients suivants : des écorces d'oranges amères et douces (mises à macérer durant quatre mois), de l'eau la plus pure qui soit, de l'alcool de betteraves à 96° et du sucre.

Complétant l'assemblage de ces composants, qui débouchera sur le savant et délicieux breuvage dont

le secret, est-il besoin de le souligner, est jalousement gardé, partagé par seulement deux ou trois personnes, l'opération de distillation est effectuée dans des alambics en cuivre, aujourd'hui regroupés et installés sur un seul et même site : le Carré Cointreau, à Saint-Barthélemy d'Anjou, d'où partent chaque année 15 millions de bouteilles, surtout pour l'étranger.



Jeudi 23 juin

Sur notre programme, la journée porte pour titre "Saumur au cœur des troglodytes".

En réalité, de la ville de Saumur, pourtant dénommée "la Perle de l'Anjou", nous n'aurons qu'une vue globale sur le château à partir du restaurant où nous ferons halte pour le déjeuner. Le "temps libre" initialement prévu en fin d'après-midi pour découvrir la ville a dû être annulé, pour cause de supplément de temps consacré à la visite de la cave Langlois-Chateau.

Quant aux troglodytes, il nous faudra attendre la visite de cette cave ainsi que celle d'une champignonnière/restaurant pour en découvrir quelques illustrations.

En avant-goût, Jackie, notre guide, nous présente cette spécificité architecturale, en nous précisant qu'elle comporte deux catégories : l'habitat troglodytique de coteau, creusé dans le tuffeau (région de Saumur), et l'habitat troglodytique de plaine, creusé dans le falun (région de Doué-la-Fontaine).

La route vers Saumur emprunte la "levée" en bordure de la Loire, sur un tronçon inscrit maintenant au Patrimoine mondial de l'Unesco comme "monument de

nature et de culture". Cet itinéraire nous permet d'apprécier l'atmosphère particulière du site, avec ses couleurs et ses teintes si chères aux artistes peintres et aux photographes, le long du fleuve, même si celui-ci, pour cause de sécheresse prolongée, connaît un niveau d'eau extrêmement bas, presque catastrophique.

Certains petits villages, aux maisons souvent construites en tuffeau, que nous longeons auraient mérité un petit détour, entre autres Cunault, dont nous pouvons toutefois entrevoir, le temps d'un bref arrêt de notre autocar, la somptueuse architecture de l'église romane.

Il y aurait tant et tant d'arrêts à faire qu'un séjour d'un mois entier n'y suffirait pas. Pour l'heure, nous sommes attendus ailleurs, pour le spectacle du célèbre Cadre Noir de Saumur.

Représentant l'excellence de l'École nationale d'équitation, créée en 1972, dans la lignée et en remplacement de l'École de cavalerie créée à Saumur en 1815, les écuyers (civils) du Cadre Noir ont pour fonctions, sous l'autorité de l'écuyer en chef, qui a, quant à lui, un statut militaire, de dresser des chevaux, d'enseigner l'équitation sportive à des élèves ayant déjà atteint un très haut niveau dans cette discipline, et de former aux métiers de l'équitation. Les spectacles-démonstrations, tels que celui auquel nous assistons, ont pour but d'illustrer et faire connaître au grand public la noblesse de cette profession.

Quelques informations et chiffres en amont du spectacle : l'École nationale d'équitation est implantée à Saint-Hilaire-Saint-Florent, sur un domaine de 300 ha. Elle repose sur la compétence de 40 écuyers, dont 3

femmes, en plus du personnel administratif et des employés de services (travaux d'écurie, soins...). Elle abrite 300 chevaux, de diverses races et d'élevages différents,



dont 100 sont réservés aux spectacles-galas. Un cheval est pris en charge à l'âge de 3 ans et, après 2 années de dressage à raison d'une heure de travail par jour, il est orienté vers sa spécialisation : gala, compétition sportive, etc. Il prendra sa retraite à 15-20 ans, recueilli soit par un particulier, soit par un haras.



Le gala, d'une durée d'une heure et demie, est... comment dire ? Un vrai moment de bonheur. L'harmonie homme-cheval, écuyer-monture, est stupéfiante de raffinement, de finesse, de douceur même (vous reconnaîtrez au passage un nouvel emploi du mot "douceur", en adéquation avec l'Anjou : d'où le titre donné à ce compte rendu). Hormis quelques écarts de tel ou tel cheval encore novice dans le métier, tout semble couler de source. Le "terre-à-terre", la cabriole, "l'épaule en dedans", l'appuyer, la croupade, la pirouette, tous ces mouvements, maintes et maintes fois répétés sans doute, apparaissent tellement naturels, alors qu'ils ne sont pas spontanés pour le cheval. Réellement du grand art !

L'après-midi de ce troisième jour est consacré, comme déjà mentionné plus haut, à la visite de la cave Langlois-Chateau, productrice de vins "tranquilles" (sans bulles), blancs et rouges, et de "fines bulles" (crémant).

Rien ne ressemble plus à une visite de cave qu'une autre visite de cave. En d'autres mots, notre découverte de la Maison qui nous reçoit,



même si elle est inspirée par une démarche très pédagogique (nous avons d'abord droit à un cours dans le local de l' "école du vin"), est sans véritable surprise majeure. Elle se déroule selon la règle des 4D (ne cherchez pas ! je viens d'inventer la formule...) : D comme description (la leçon de choses viticoles et vinicoles) ; D comme déambulation (visite du local de production et de la cave

troglodytique) ; D comme démonstration (explications supplémentaires sur place pour la fabrication et l'embouteillage du crémant) ; D comme dégustation (une petite lchette de ceci ou de cela, le "ceci" et le "cela" étant bien entendu des produits maison et ayant pour finalité ultime de nous acheminer vers le magasin de vente.



"Dans notre magnifique région Anjou-Saumur

bordant la Loire (en partie classée au patrimoine Mondial de l'Unesco), précise la publicité de la Maison Langlois-Chateau, nous disposons de tous les éléments pour produire d'excellents vins : des terroirs divers, principalement à base de pierre calcaire (localement appelé "tuffeau") ; des cépages exigeants quasi exclusifs, comme le chenin pour les vins blancs et les vins de fines bulles, ou le cabernet franc pour les vins rouges ; d'un climat océanique tempéré où la douceur de vivre s'impose. Et puis l'homme apporte son savoir-faire ancestral, sa passion, son envie."

Vous aurez remarqué le mot "douceur" : cette fois-ci, je n'y suis pour rien !

Vendredi 24 juin

Parmi les 1.500 châteaux que compte l'Anjou, il a bien fallu faire un choix. Sinon, nous y serions encore... Et pour le choix, les organisateurs du voyage ont fait le bon. Après le château de Baugé, voici celui de Brissac-Quincé. Avec ses 7 étages et ses 204 pièces, il mérite assurément d'être qualifié de "Géant du Val de Loire".



"À l'origine, c'était un château fort construit par Foulques III Nerra au XI^e siècle. Après la défaite des Anglais par Philippe Auguste, celui-ci le cède à Guillaume des Roches. Le château est acquis en 1435 et reconstruit en 1455 par Pierre de Brézé, un riche ministre de Charles VII. À la mort de celui-ci, survenue à la bataille de Montlhéry, c'est son

fils, Jacques, qui en hérite et s'installe au château. Meurtrier de sa femme, qu'il a surprise en flagrant délit d'adultère, il déserte le lieu du drame. Pendant le règne de François Ier (1515 à 1547), la propriété est achetée en 1502 par René de Cossé que le roi nomme gouverneur du Maine et de l'Anjou. Le château entre ainsi dans la famille des Cossé, qui adopte alors le nom de Brissac. Pendant les guerres de religion, Charles de Cossé (petit-fils de René) prend le parti de la Ligue et le château est assiégé par le roi Henri IV. Après son ralliement au roi en 1594, il retrouve son château gravement endommagé en 1606, et obtient le titre de maréchal de France, ainsi que celui de duc de Brissac en 1611. La forteresse étant tout près d'être démolie, elle est reconstruite sous la conduite de l'architecte Jacques Corbineau qui en fait un édifice grandiose. À la même époque, le duc de Brissac prend pour secrétaire particulier le gentilhomme Goddes de Varennes, marquis de la Perrière. Par mariage, la famille Cossé-Brissac devient aussi quelque temps propriétaire du château de Montreuil-Bellay qui fut vendu par la suite. En août 1620, une entrevue de conciliation a lieu à Brissac en terrain neutre entre Louis XIII et sa mère Marie de Médicis. Les Cossé-Brissac conservent le château jusqu'en 1792 ; lors de la Révolution, l'édifice est réquisitionné et transformé en cantonnement pour les "Bleus" de Vendée. Mis à sac par les révolutionnaires et resté dans cet état jusqu'en 1844, le château fait l'objet d'un programme de restauration, qui sera poursuivi par les Cossé-Brissac, dont les membres s'y sont succédé jusqu'à aujourd'hui.



En 1890 est inauguré son théâtre, créé sur deux étages par Jeanne-Marie Say (1848-1916), petite-fille du célèbre raffineur Louis Say, veuve en premières noces de Roland de Cossé, marquis de Brissac en 1871, puis vicomtesse de Trédern. Ce théâtre est restauré vers

1983. Ouvert au public, le château héberge chaque année le Festival de la Vallée de la Loire."

Je vous prie de m'excuser pour cette longue citation, directement importée d'internet. Je pense que Brissac valait bien que l'on conte un peu son histoire. Mais, c'est promis, je ne recommencerai pas ce genre d'exercice périlleux...

Nous n'avons pas eu droit, bien sûr, à la visite des quelque 200 pièces, mais celles

qui nous ont été ouvertes ont suffi à notre admiration. Tant l'architecture, pour le moins complexe et diverse (un château "pas tout à fait construit sur un ancien pas



tout à fait détruit"), que l'ameublement, les aménagements intérieurs et la décoration (notamment les tapisseries d'Aubusson) nous ont apporté la démonstration d'un art de vivre à l'ancienne, celui-ci ne pouvant survivre que moyennant certaines modernisations, une adaptation aux contraintes économiques de l'époque

(vente de produits de la vigne ayant "vieilli dans le recueillement et le silence des voûtes de pierre", ouverture aux visiteurs, chambres d'hôtes, réceptions diverses), ainsi que d'importants travaux de restauration (merci les finances publiques, via un classement comme Monument Historique !).

Le couvert est mis, mais ce n'est pas pour nous. Nous déjeunerons plus loin.



Encore une cave, et un parc avec quelques curiosités, comme cet arbre !



La pause prolongée du déjeuner mérite elle aussi une mention très bien. Le repas est pris à bord du bateau *L'Hirondelle*, au départ de Chemillé-Changé, et pour une croisière d'une durée de trois heures environ, jusqu'à Daon, sur la Mayenne, l'un des affluents de la Maine. Calme proche de la sérénité, qualité de la restauration, aperçu de la nature environnante et de quel

ques splendides demeures sur les bords de la rivière, manœuvres au passage des écluses : tous les éléments sont réunis pour un vrai moment de détente et de convivialité.

Une maison au bord de la Mayenne



La deuxième séquence restauration de la journée est prévue, pour le dîner de gala traditionnel, dans le cadre du château du Plessis-Bourré. Un petit couac - une confusion d'horaires - nous empêche de visiter ledit château, pour cause de retard de deux heures. Qu'à cela ne tienne ! Nous passons immédiatement aux choses sérieuses, avec un apéritif en musique à l'extérieur, puis le dîner aux chandelles dans le grand salon du château.



En guise de session de rattrapage, voici quand même, mes amis, un bref aperçu de ce que nous aurions pu visiter : le château actuel a été construit sur un ancien manoir en 1468. Jamais modifié depuis, il se présente encore aujourd'hui tel que son constructeur l'a conçu. Il est la propriété privée de descendants de François Reille-Soult, duc de Dalmatie, député du Tarn, qui a

ouvert le château au public et a créé le circuit de visite

"Le Plessis-Bourré est l'exemple parfait du style Transition. En effet, son important système de défense, dont ses impressionnants doubles ponts-levis, ses très larges douves en eau, son chemin de ronde, ses tours d'angle et son donjon le classent parmi les forteresses de la fin du Moyen-Âge. Cependant, son élégance, sa cour majestueuse, son promenoir à arcades, ses grandes salles éclairées par de hautes fenêtres à meneaux, ses riches décorations et le confort de ses intérieurs apprécié par plusieurs rois de France annoncent la Renaissance."

Le château, me précise la même source d'information (internet), a servi de décor à différents films, dont *Peau d'Âne*, de Jacques Demy, *Le Bossu*, de Philippe de Broca, *Fanfan la Tulipe*, de Gérard Krawczyk, *La Princesse de Montpensier*, de Bertrand Tavernier...

À cette liste d'exception, il faudra désormais ajouter : le *Dîner de Gala*, de Paul Sigel & Co, avec, dans les rôles principaux, une quarantaine d'intervenants de l'Amicale des Anciens de GTM.



Samedi 25 juin

Angers, dans toute sa splendeur : tel est le plat de résistance au menu de notre séjour touristique en Anjou.

À tout seigneur, tout honneur : nous commençons par le château de la cité angevine, cette énigmatique forteresse, à l'architecture quelque peu déconcertante, devenue ultérieurement résidence royale.



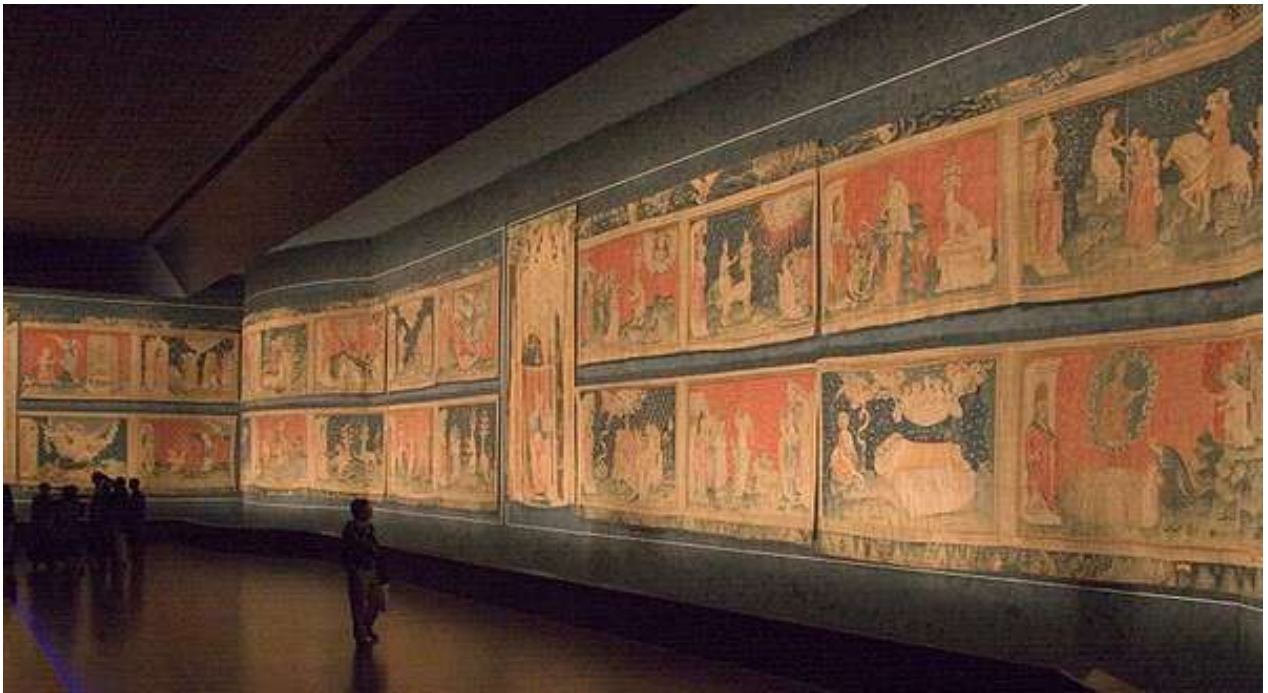
Le "château du roi René", ou "château des ducs d'Anjou", a été édifié sur un promontoire de schiste ardoisier surplombant la Maine tout proche. Il fut construit sur ordre de Blanche de Castille, régente de Louis IX (saint Louis), pour y concentrer les troupes royales.

Aux XIV^e et XV^e siècles, les ducs d'Anjou Louis I^{er}, Louis II et le roi René y introduisent l'art

et un style de vie particulièrement brillant : la forteresse devient une résidence seigneuriale fastueuse, avec un logis royal, un châtelet et une chapelle à nef unique, aujourd'hui en cours de restauration suite à l'incendie accidentel qui en a ravagé les parties hautes en 2009.

Le château se distingue entre tous par sa maçonnerie bicolore, faite de schiste ardoisier et de tuffeau. Ses 17 tours, de 12 m de diamètre, sont éloignées les unes des autres d'environ 20 m. Elles seront réduites en hauteur, à la fin du XVI^e siècle, sur ordre du roi Henri III, pour adapter la forteresse aux progrès de l'artillerie.

Dans l'enceinte du château, un bâtiment en angle, construit en 1952-1954 sur l'emplacement de bâtiments anciens détruits, abrite la merveille des merveilles angevines : la célèbre *Tenture de l'Apocalypse*. Cette œuvre, de dimensions exceptionnelles (à l'origine : 140 m de longueur sur 6 m de hauteur) a été commandée en 1375 par Louis Ier, duc d'Anjou et frère du roi Charles V. Elle fut probablement achevée en 1382. Les délais de réalisation furent donc extrêmement courts pour une œuvre d'une telle ampleur. Elle est fabriquée entièrement en laine. Le dessin est intégralement visible autant à l'envers qu'à l'endroit, l'extrémité des fils étant cachée dans l'épaisseur de la tenture.



Ce chef-d'œuvre était à l'origine composé de 6 pièces comportant chacune 14 tableaux. Malgré les dégradations de tous ordres, les intempéries et les mauvais traitements subis au cours des siècles, l'essentiel de la tenture est parvenu jusqu'à nous. Telle qu'elle est exposée de nos jours, elle mesure 103 m de longueur sur 4,5 m de hauteur (ou largeur).

Le "beau tapis" est inspiré de *l'Apocalypse* de saint Jean, un texte du Ier siècle après J.-C., qui a été transposé et adapté à la situation et au contexte socio-politique de l'époque (guerre de Cent Ans, succession de conflits opposant la France et l'Angleterre, ravages de la guerre, razzias, peste, famine...). Il a été réalisé sur des cartons de Jean de Bruges, peintre attitré de Charles V, et vraisemblablement fabriqué à Paris, par le licier Robert Poisson, dans les ateliers de Nicolas Bataille.

Des jours entiers seraient nécessaires pour admirer, dans le menu détail, cette tenture dont les thèmes, les personnages représentés, les événements mis en scène sont d'une infinie richesse. De surcroît, les conditions d'exposition (très faible lumière tamisée, par souci de protection des couleurs ; interdiction de photographies au flash) rendent un brin complexe le contact avec l'œuvre. Mais

l'heure consacrée à une présentation globale de la monumentale tenture est néanmoins suffisante pour nous permettre d'appréhender l'importance, le message et l'extraordinaire qualité de cette pièce majeure de l'art médiéval.

Quelques centaines de mètres séparent le château de la cathédrale Saint-Maurice. Nous effectuons donc le chemin à pied, par des rues pavées, bordées de maisons anciennes à pans de bois.

Dans son état actuel, après maintes péripéties liées aux aléas de l'histoire (incendies, bombardements...) et avec les nombreux ajouts qui sont venus s'y greffer progressivement, l'édifice est un exemple du gothique angevin ou gothique Plantagenêt, avec sa nef unique longue de 48 m, large de 16 m et haute de près de 25 m. Les structures de base des murs de la nef, de style roman, ont subsisté jusqu'à mi-hauteur. Ils ont reçu au milieu du XIIe siècle des colonnes et des voûtes d'ogive. La voûte présente un profil très bombé, avec une clef de voûte de 3,50 m plus haute que les doubleaux et les formerets.

L'édifice comporte deux tours surmontées de flèches, à la base desquelles une galerie, ajoutée au XVIe siècle par l'architecte angevin Jean Delespine, en remplacement d'un porche monumental, accueille une galerie des personnages représentant des chevaliers, compagnons de saint Maurice.



Retiennent plus particulièrement notre attention, à l'intérieur de la cathédrale, l'imposante chaire, les vitraux, dont les deux rosaces des transepts, réalisées en 1451 par le maître verrier André Robin, et le maître-autel du XVIIIe siècle, qui, aux yeux de certains, apparaît comme superflu dans la majesté du lieu.

Après le déjeuner au restaurant de “la Ferme”, à deux pas de la cathédrale, nous traversons la Maine pour en rejoindre la rive droite où nous avons rendez-vous avec Jean Lurçat et son étonnant *Chant du Monde*, présenté comme le “manifeste d’un artiste engagé”.



Rien à voir, certes, avec la tenture de *l'Apocalypse*, sinon une certaine similitude dans la qualité et l'intensité du message transmis. Lurçat n'est pas, quant à lui, parti d'un texte religieux, mais d'un constat alarmant inspiré par l'un des pires événements de l'histoire mondiale récente : le recours à la bombe atomique et la “grande menace”, à savoir la capacité monstrueuse qu'a l'homme de s'autodétruire. *Hiroshima* et le *Grand charnier* (titres de tableaux de l'artiste) sont là pour nous le rappeler.

À l'opposé, et sans doute est-ce là le message final que l'artiste tient à exprimer, on peut espérer que la voie reste ouverte vers *L'Homme en gloire dans la Paix* (autre titre d'œuvre), sur fond de conquête pacifique de l'espace et de poésie.

Quelques photos décriront mieux que je ne puis le faire la technique de Lurçat, en premier lieu son sens du dessin et son incomparable maîtrise de la couleur dans son expression la plus crue. Qu'il me soit simplement permis ici de reprendre un texte de l'artiste, que Jackie a eu l'amabilité de porter à ma connaissance.

Voici donc notre séquence culturelle :

“Le Chant du Monde, écrit Lurçat, est bâti sur l'expérience d'un homme qui a vécu une période brusque, troublée, sanglante, menant souvent au désespoir ; mais aussi vers l'espoir quand on voit ce qui se passe dans la science.

La première partie, c'est le grand péril, l'épouvante atomique, mais, par la suite, l'homme est devenu sage : il parle d'amour et d'amitié.

Cet homme du XXe siècle, cet homme que nous sommes, à peine remis d'un drame affreux, cet homme vient de découvrir une source d'énergie, un moyen de conquête ou d'exploitation des richesses naturelles qui est énorme. C'est une arme géante. Si cet homme du XXe siècle, revenant à ses erreurs, à ses ivrogneries passées, veut utiliser cette force, cette énergie dans des buts guerriers, donc dans des buts grossiers et se dirigeant contre sa dignité, eh bien ! le monde que nous vivons est perdu. Définitivement perdu.

C'est ce que je tente d'expliquer dans ces quatre grandes tapisseries : la grande menace - le grand charnier - l'homme d'Hiroshima - la fin de tout. Si le mal l'emporte, ne nous faisons pas d'illusions, nous voilà tous irrémédiablement condamnés et justement damnés.

Si, par contre, cette énergie, cette arme, nous la dominons, si nous l'humanisons, si nous l'habillons de dignité, alors s'ouvre pour l'homme du XXe siècle et pour sa descendance et pour sa gloire dans l'histoire, une ère exceptionnelle d'harmonie et de cordialité.

C'est ce que j'ai tenté d'exprimer dans cette première tenture murale : l'homme en gloire dans la paix et ce que je vais exprimer dans les dix tentures qui vont suivre et qui verront le jour dans les quatre ou cinq années prochaines."

L'hôpital Saint-Jean, dans lequel est exposé *Le Chant du Monde*, et qui abrite également le musée de la tapisserie contemporaine, est l'un des plus anciens témoins de l'architecture hospitalière française du début du XIIe siècle. La grande salle des malades (actuel musée Lurçat), édifice majeur de l'art gothique de l'Ouest de la France, forme avec la chapelle (actuellement fermée à la visite pour cause de travaux de restauration), le cloître et les greniers, un remarquable ensemble médiéval civil.

La vaste salle de 60 m sur 22,50 m, comporte un voûtement fortement bombé, avec trois nefs égales séparées par deux files de colonnes à simples motifs végétaux. Ces voûtes particulières aux pays de la Loire font l'originalité du gothique angevin, dit aussi gothique Plantagenêt.



Cloître de l'hôpital Saint-Jean

Dimanche 26 juin

Avant-dernier jour de notre séjour. Le temps est exceptionnellement beau. Très chaud.

Nous prenons la route de Fontevraud, en empruntant une fois encore les rives droite, puis gauche de la Loire, pour nous imprégner de la beauté grandiose et apaisante d'un paysage au milieu duquel sillonne, comme l'affirmait Vauban, *"la plus grande rivière du royaume, celle qui a le plus de navigation et qui fait la meilleure partie du commerce de la France"*. Les temps ont bien changé !

Nous débutons nos exploits de la journée par la visite d'une splendeur, témoin d'une période étonnante de l'histoire de l'Église : l'abbaye de Fontevraud.



Elle a été fondée en 1101 par Robert d'Arbrissel (1045-1116 ou 1117), prédicateur itinérant d'origine bretonne, qui y fixe sa communauté. Il en fait le lieu d'un idéal d'exaltation de la foi, où hommes et femmes, riches et pauvres, nobles et réprouvés se côtoient dans une vie communautaire dédiée à Dieu, à la prière et au travail,

dans le silence, l'abstinence et la pauvreté. Objet de féroces inimitiés dans l'Église, mais également de puissantes protections, comme celle du pape Urbain II, l'homme fascine autant qu'il choque par son allure et ses pratiques : il est décrit marchant pieds nus et vêtu de guenilles, et se livrant, par ascèse, à des pratiques parfois jugées scandaleuses (par exemple : se coucher nu au milieu de deux vierges !).

La renommée de Robert entraînant l'afflux de postulantes et de dons, l'abbaye mère s'organise bientôt en véritable "cité monastique", composée de quatre entités : le monastère Sainte-Marie (dit le Grand Moutier), destiné aux moniales ; le prieuré Saint-Jean-de-l'Habit, réservé aux frères ; le prieuré de Sainte-Marie-Madeleine, refuge des "filles repenties" ; et enfin Saint-Lazare, destiné à l'accueil des lépreux.



Avant de reprendre sa route, pour aller fonder d'autres prieurés en France, en Angleterre et en Espagne, Robert d'Arbrissel confie la direction de l'abbaye à une femme, la première abbesse de Fontevraud : Pétronille de Chemillé.

L'histoire de l'abbaye a vu se succéder 36 abbesses, dont la dernière, Julie d'Antin, a quitté les lieux en 1792. De haute noblesse, parfois de sang royal, elles assurent à l'abbaye dotations et protections. Le XVI^e siècle voit se succéder, de tante à nièce, de grandes abbesses issues de la famille de Bourbon : Renée (1491-1534), Louise (1534-1575), et Eléonore (1575-1610), qui redressent l'ordre et restaurent l'abbaye mère.

Au XVIII^e siècle, sous l'abbatit de Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart de Mortemart, sœur de Madame de Montespan, l'abbaye semble s'ouvrir davantage au siècle. L'abbesse fait édifier l'orangerie et poursuit la construction du palais abbatial. Dans son prolongement, est créé au XVIII^e le logis Bourbon, pour accueillir les quatre filles cadettes de Louis XV qui seront éduquées à Fontevraud. L'abbaye royale vit alors ses dernières heures. *(ne pouvant me consacrer simultanément à la prise de photos et à la prise de notes en cours de visite, j'ai dû avoir recours à internet pour collecter ces informations)*

Transformée en prison par Napoléon en 1804, avec tous les aménagements nécessaires pour accueillir jusqu'à 2.000 détenus, l'abbaye est sauvée de la destruction et devient une centrale pénitentiaire redoutée. Les derniers prisonniers ne la quitteront qu'en 1985.

Aujourd'hui, l'église abbatiale abrite les quatre gisants polychromes des souverains Plantagenêt, comtes d'Anjou et bienfaiteurs de l'abbaye de Fontevraud au XII^e siècle : Aliénor d'Aquitaine, Henri II Plantagenêt, Richard Cœur de Lion et Isabelle d'Angoulême, seconde femme de Jean sans Terre.



"Le chœur de l'église abbatiale suit un plan classique à déambulatoire, parvenu ici à sa pleine maturité. L'élan vertical du sanctuaire est accusé par la hauteur des dix colonnes dont les chapiteaux, simplement épannelés et semblant prolonger les fûts, sont réunis par des arcs légèrement brisés. Au-dessus, une couronne d'arcatures aveugles est surmontée de hautes fenêtres alternativement ouvertes et aveugles. Le déambulatoire, pourvu de trois chapelles rayonnantes, enveloppe l'abside et les deux travées droites du sanctuaire. Monté en berceau, il est coupé par des doubleaux en arc brisé qui retombent sur le mur périphérique vers des pilastres cantonnés de colonnes d'angle sans chapiteaux.

"L'abondant éclairage du chœur est assuré par les trois baies de chacune des chapelles rayonnantes, les hautes fenêtres du déambulatoire, ainsi que par les ouvertures de l'abside."
(Daniel Prigent, *Fontevraud*, éditions abbaye de Fontevraud, p.10)

La visite du site se poursuit par le cloître, la salle du chapitre où se déroulaient les assemblées rythmant la vie de l'abbaye, le grand dortoir, le réfectoire et les cuisines avec leur toit en écailles de poisson.



A l'arrière plan, les cuisines



Après le déjeuner au prieuré Saint-Lazare, nous prenons la route de Brézé pour une visite libre du château de cette localité. En réalité, pour le prix d'un, nous en avons deux. En effet, Brézé, c'est "un château sous un château". Entendons : un "château de surface" édifié sur un "château souterrain".



La partie souterraine comporte une succession de pièces et volumes creusés dans la roche à 9 mètres de profondeur sous l'actuelle cour d'honneur. Cette habitation

troglodytique (XIe siècle) avait une fonction défensive, avec ses “puits de lumière”, sa glacière, son four à pain, etc.

Au XVe siècle, un château, de style Renaissance, a été édifié sur ce soubassement, protégé par des douves sèches (18 m de profondeur). Il a reçu sa configuration actuelle au XIXe siècle, après avoir été restauré et agrandi.

Résidence de la famille Maillé-Brézé pendant plus de 300 ans, il est aujourd’hui la propriété de Jean de Colbert, descendant des marquis de Dreux-Brézé par sa mère, et du célèbre ministre de Louis XIV, Jean-Baptiste Colbert, par son père.



Une particularité du domaine : la “fuye” (pigeonnier) à l’entrée, la plus importante d’Anjou. Elle comporte 3.700 boulines, chacun correspondant à 1 demi-hectare de terres cultivables (le droit de construire un pigeonnier était autrefois un privilège seigneurial).

La fin de journée est marquée par le bien sympathique rituel de la tombola et la pré-présentation des deux futurs voyages : Andalousie en 2012, Alsace en 2013.



L'attente des lots !



Lundi 27 juin

Dernier jour. Déjà !

Déjà, en effet, des plans de retour au bercail font l'objet de quelques conversations, de la part des voyageurs en train qui ont eu l'excellente idée d'alourdir leurs bagages avec quelque souvenir typiquement angevin, du genre bonnes bouteilles par exemple.



Pour l'heure, avant les embrassades du départ, il nous reste cette ultime journée, placée sous la guidance de Jean-Claude Curillon, notre régional de l'étape.

Jean-Claude nous a concocté un programme de derrière les fagots, faisant place aux valeurs sûres de sa région, agrémentées de quelques bonnes parenthèses de marche : record battu en comparaison des autres déplacements pédestres du reste du séjour, avec en prime un soleil particulièrement généreux... et un troquet local plutôt distant pour la pause rafraîchissements de fin d'après-midi. D'aucuns avaient peut-être prévu le coup, car ils ont préféré le bateau (que nous emprunterons tous pour le retour vers le car) aux ruelles étroites de Montsoreau et Candes.

Mais commençons par le début : le château de Montsoreau, dont la "Dame" a été célébrée par un certain Alexandre Dumas. Bâti en bordure de Loire, sur un site d'où se dégage un vaste panorama, ce monument, de facture Renaissance, a été édifié "les pieds dans l'eau", sur le *castrum* de Monte Sorello, une ancienne forteresse du XI^e siècle.

A l'assaut de Montsoreau !



Je fais l'impasse, conformément à ma mauvaise habitude de boycotter les cours d'histoire, sur les différentes familles ou dynasties qui deviendront maîtres de céans. Mais ici, je trouve quelque excuse dans la mesure où, dicit la guide des lieux, 18 propriétaires se sont succédé en la place sur une période de 100 ans. Comment ne pas y perdre son latin ?

Morale de l'histoire : de génération en génération de propriétaires, le château s'est dégradé, par manque d'entretien. Les murs furent même démantelés pour servir de carrière à matériaux de construction. La toiture s'est même effondrée partiellement en 1840 et, durant la Première Guerre mondiale, certains planchers furent utilisés comme bois de chauffage. Pauvre château !

Fort heureusement, en 1910, grâce aux membres de la Société française d'archéologie, puis à l'action efficace du marquis Jean de Geoffre, conseiller général, un retournement de situation voit le jour : le Conseil général décide d'acheter le domaine pour le département de Maine-et-Loire.



La Dame de Montsoreau

Le château commence alors une nouvelle histoire et sa progressive remise en valeur connaîtra un récent développement avec la mise en place des *"Imaginaires de Loire"*, un parcours scénographié relatant à la fois l'histoire du monument et celle de la marine fluviale sur la Loire. L'exposition permanente des maquettes de François Ayrault (un collègue assurément de notre Philippe Naudin) permet de découvrir à quoi ressemblaient les embarcations d'autrefois, quand la Loire était "source de profits" : la gabarre à fond plat, le chaland au nez retroussé, le gabarot, la "Saumuroise" ou "cul de poule", la sapine (dont la vie se limitait à un seul voyage au terme duquel le bateau était démonté pour servir de matériau à la construction des maisons en bord de Loire), la charrière, le "passe-cheval", la "toue" dont le rôle était de préparer le chemin des trains de chalands...

Mais où donc est ce temps où la marquise de Sévigné pouvait écrire : *"Nous allons voguer sur la belle Loire : elle est un peu sujette à se déborder, mais elle en est plus douce"* ?

Notez d'ailleurs l'emploi de l'adjectif en fin de citation, qui vous rappellera le titre de mon compte rendu...



Une visite de la champignonnière du Saut aux Loups, dans la même localité, nous conduit une fois encore dans des circuits troglodytiques où une guide, à l'accent venu d'un autre monde, nous explique tout ce qu'il faut savoir sur l'extraction du tuffeau et la culture de différentes variétés de champignons : le champignon de Paris, le pied-bleu, le pleurote (je viens d'apprendre que ce mot est masculin !) et un

certain shiitaké, une espèce importée de Chine, et qui, semble-t-il, est dotée de mille vertus.



Notre déjeuner sur place restera dans le ton de la visite, puisqu'il est à base de galipettes (des champignons de Paris de taille XXL, aux garnitures variées : un régal !). À la demande générale, voici le menu de nos réjouissances gustatives : kir maison - rouleau de la grand-mère, servi frais (champignons crus mixés, sauce maison, roulés dans une tranche d'épaule persillée - assiette de galipettes cuites au four à pain, garnies

successivement de rillettes, andouille, puis fromage de chèvre - salade verte - dessert maison (rondelles de pomme sur brioche, nappées de fromage blanc, caramélisées au four et parfumées au calvados) - vin de pays (Saumur blanc ou rouge).

En guise d'apothéose (rappelez-vous ce qui a été écrit plus haut sur les parenthèses de marche), Jean-Claude a l'immense plaisir de nous faire découvrir, après une courte halte à la Maison du Parc, l'église de Montsoreau, ou église Saint-Pierre de-Rest (saint Pierre : patron des pêcheurs ; rest ou retz : filets de pêche), édifiée au XIIe siècle sur une ancienne villa gallo-



romaine et située sur l'ancien lit majeur de la Loire. *"Très souvent inondé lors des débordements de la Loire, le sol primitif fut peu à peu enfoui sous presque trois mètres de remblai. La hauteur de la crue de 1856, notée sous la dernière fenêtre de la nef, permet de comprendre plus aisément que les sols ont été relevés au détriment de l'architecture."* (prospectus local)

Fait suite un détour vers l'imposante collégiale de Candes-Saint-Martin.

Martin, évêque de Tours, fonda à Candes l'une des six paroisses aux limites sud de son diocèse, avec un prieuré, une église et une école. Il y mourut en novembre 397. Les Tourangeaux s'emparèrent de son corps, de nuit, et le ramenèrent à Tours. Une légende

relate qu'en transportant son corps en bateau, ses fidèles ont remarqué que les bords de la Loire étaient couverts des fleurs, en dépit du mois de novembre. Il

s'agirait de l'origine de l' "été de la Saint-Martin".



La construction à Candes d'un édifice dédié à saint Martin commença vers 1175. L'église sera fortifiée au XVe siècle (créneaux, mâchicoulis). Le chœur et le transept datent de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe. Ils sont couverts de voûtes d'ogives bombées de type angevin.



Le retour vers le car, stationné à Montsoreau, est effectué à bord du bateau *Amarante*. J'ai beau me creuser les méninges, je ne vois rien de bien spécial à mentionner sur cette "croisière" d'un quart d'heure, si ce n'est le plaisir de découvrir la Loire non plus de la "levée", mais en étant porté - tout en "douceur" - par ses eaux... comme au temps de la marquise de Sévigné. Avouez que cette apothéose valait le détour !

Au terme de ce périple d'une semaine en Anjou, qu'il me soit permis d'exprimer - traduisant ici, je le sais, le sentiment de l'ensemble des membres de notre groupe - à Paul Sigel et aux autres membres du Bureau de l'Amicale des Anciens de GTM, toute notre gratitude pour avoir supervisé, avec autant de délicatesse et de sens des bonnes décisions à prendre au bon moment, le déroulement du séjour. Pour les raisons que nous savons et qui ont été évoquées au début de cette relation de voyage, la tâche ne fut pas évidente au point de départ. Mais nos amis ont su faire face à leurs responsabilités. Chapeau Messieurs !



Pour réellement mettre une fin à mon compte rendu, chers amies et amis de GTM, vous n’y couperez pas. L’Angevin, mâtiné de quelque expérience journalistique, que je suis resté ne pouvait faire l’impasse sur un autre récit de voyage, signé d’un lointain, mais non moins glorieux “compatriote” :

*“Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d’usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

*Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m’est une province, et beaucoup davantage ?*

*Plus me plaît le séjour qu’ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l’ardoise fine :*

*Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l’air marin la douceur angevine.”*



(Joachim du Bellay (1522-1560), *Les Regrets*)

A photograph of a rider on a brown horse, likely a French riding school horse, performing a movement in a park setting. The horse is in a collected posture, possibly a half-pass or a similar dressage movement. The rider is wearing a dark jacket and a helmet. The background shows green trees and a gravel path.

VOYAGE EN ANJOU DU 21 AU 28 JUIN 2011

Liste des participants

Dominique & François BOUVIER
Maryse & Jean Pierre CATALUNA

Marc CHARTIER

Claude CHOUTEAU

Danielle & Claude DANIELOU

Micheline DUHAU

Rose & André DUMAS

Marie Micheline FEUR

Odette & Claude GAZAIX

Geneviève & Alain HOREO

Marie Magdeleine & Michel LEFEBVRE

Roselyne LEON DUFOUR

Jacqueline MANGIN

Andrée & André MOINIER

Denise & Philippe NAUDIN

Monique & Jean Paul ROSTAGNI

Solange & Xavier de SAVIGNAC

Francine & Michel SCHNEIDER

Paul SIGEL

Annick & Jacques TATIN

Henri THIALLET

Danielle & Joachim TOMAS

Maryse TRICAUD

Hélène VERY & Jacques CORROY

Claudine & Patrick VETILLART

Pierre DE LA PRADE, Jean-Claude CURILLON & Marylène HEMERY, les régionaux de l'étape se sont joints ponctuellement à nous lors de nos activités quotidiennes et René & Jean-Claude BEDUIT ainsi que Suzanne & Michel OLLIVIER étaient parmi nous lors de notre repas de gala du vendredi 24 Juin au château du Plessis Bourré.